

ments, empruntés à la thermodynamique, l'origine de la vie sur le globe terrestre, qui n'avaient pas encore paru dans les manuels de philosophie ; on lira avec grand intérêt les pages consacrées à la science divine et au concours, où le savant philosophe s'attache avec beaucoup de succès à réfuter le biennésianisme, trop souvent confondu avec le vrai thomisme.

Nous félicitons le R. P. Lahousse d'avoir enrichi la littérature philosophique d'une œuvre remarquable, digne des grandes et fortes traditions scientifiques de la Compagnie de Jésus. Son cours a toutes les qualités que réclament les progrès de la science et les besoins de l'époque actuelle. La richesse du fond, la sollicité des doctrines, la vigueur des arguments, la lucidité de l'exposition, la réfutation des erreurs contemporaines, les notions exactes et précises sur les philosophes et leurs systèmes ; voilà autant de titres qui le recommandent aux amis de la philosophie chrétienne. Les étudiants y trouveront les notions indispensables à l'étude approfondie du dogme ; ils y puiseront les armes pour repousser les attaques du matérialisme et les objections de la science qui a la prétention de remplacer la métaphysique. Aux professeurs il fournira un moyen facile de développer et de perfectionner leur enseignement, de le mettre en harmonie avec les doctrines de l'École et de contribuer efficacement à l'œuvre de restauration si chère à N. S. P. le Pape Léon XIII.

D. C.

Trois Empereurs d'Allemagne.—*Guillaume Ier, Frédéric III, Guillaume II*, par E. LAVISSE, professeur à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Armand Colin, 1888, in-12 de 285 p.—Prix : 3 fr. 50.

M. Lavissee possède la connaissance de l'Allemagne à un degré remarquable, comme en témoignent de précédentes publications qui ont été remarquées et qui méritent de l'être.

— “ L'Allemagne, dit M. Lavissee, est une manifestation de la nature : elle est parce qu'elle est. La Prusse est un produit de la raison et de la volonté : elle est parce qu'on l'a faite ” (p. 6).—“ L'Etat brandebourgeois-prussien procédait de la conquête et de la force : *Brandebourg* est le nom germanisé d'une ville slave ; *Prusse*, le nom d'un peuple lithuanien. Ces origines lointaines sont des morts de peuples ” (p. 16). Durant les guerres qui succèdent à la paix de Westphalie, il y a, dans toutes les armées, des Prussiens qui se battent bien. Pendant cette période, “ les Prussiens agissent en sous-ordre ; ils ne mènent pas la politique, ils la suivent ; mais le caractère de la Prusse est déjà marqué : elle est “ un soldat ” (p. 19). Au second roi de Prusse, l'histoire a laissé le surnom (j'allais dire le sobriquet) de sergent. “ Le fils du sergent est un capitaine, un des plus grands que le monde ait connus. Il dépense cette force en victoires inouïes ; la Prusse qui avait vaincu les grandes puissances du monde passe grande puissance en demeurant un petit État. ” Dans la suite de son exposé, M. Lavissee conspu la diète germanique qui, à notre sens, a été le chef-d'œuvre du congrès de Vienne ; il bouscule la Sainte-Alliance ; nous réclamons, dans l'intérêt des faibles, en faveur d'un article célèbre d'Aix-la-Chapelle. A propos de l'union douanière et de ce qui a suivi, l'auteur paraît considérer l'unification et le parlementarisme comme un développement normal et désirable. Cet idéal gibelin des “ nationaux-libéraux ” n'est pas le nôtre. Nous demanderons si l'Allemand militarisé et unifié est plus heureux et plus libre qu'auparavant, même avec le parlementarisme. Je n'arriverai pas à voir en M. de Bennigsen l'ange tutélaire de l'Allemagne. Est-il donc prouvé que M. de Windthorst ne soit pas dans le vrai ? Un autre guelfe, qui n'est pas non plus le premier venu, a écrit un livre intitulé : *l'Ennemi héréditaire de l'Allemagne ; l'Erbsind* n'est pas la France, mais la Prusse.